

NOÉMIE
MERLANT

NAOMI
AMARGER

SANDRINE
BONNAIRE

CLOTILDE
COURAU

ZINEDINE
SOUALEM

le ciel attendra

UN FILM DE
MARIE-CASTILLE MENTION-SCHAAR

Sonia, 17 ans, a failli commettre l'irréparable pour «garantir» à sa famille une place au paradis. Mélanie, 16 ans, vit avec sa mère, aime l'école et ses copines, joue du violoncelle et veut changer le monde. Elle tombe amoureuse d'un «prince» sur internet. Elles pourraient s'appeler Anaïs, Manon, Leila ou Clara, et comme elles croiser un jour la route de l'embrigadement...Pourraient-elles en revenir?

« LE CIEL ATTENDRA, peut être considéré comme un outil dans l'approche de la compréhension d'un phénomène qui nous apparaît totalement irrationnel »

AU CINÉMA LE 5 OCTOBRE 2016

SOMMAIRE

- Entretien avec Marie-Castille Mention-Schaar
- Contribution de Dounia Bouzar (Anthropologue, Directrice du CPDSI)
- Contribution de Serge Hefez (Psychiatre)
- Le point de vue d'un acteur de l'éducation nationale : Françoise Hostalier, Inspecteur général de l'éducation nationale - Chargée de mission à la MPPS et radicalisation (Mission de Prévention des Phénomènes Sectaires)
- Radicalisation en France : des clés, des chiffres

**DOSSIER
D'ACCOMPAGNEMENT**

Pour tout renseignement : scolaires@parenthesecinema.com



On sent une urgence de tourner LE CIEL ATTENDRA. D'où est venue l'impulsion ?

Le film est venu presque par effraction. J'avais écrit un autre scénario. J'étais déjà en casting. Un jour je lis et découpe un article sur un frère parti à la recherche de sa sœur en Syrie. L'histoire me passionne. Je le garde sur moi dans mon sac. Emilie Frèche, que j'ai rencontrée lors de la sortie du film LES HÉRITIERS poste sur Instagram un article sur un père à la recherche de sa fille partie en Syrie. On s'appelle, on évoque l'idée d'écrire ensemble à partir de cette histoire. Je commence à rencontrer plusieurs journalistes qui couvrent le sujet. Je rencontre ce frère parti sur les traces de sa sœur. Il est le premier à me parler de Dounia Bouzar. Il a trouvé chez elle une écoute, un soutien dans l'océan de solitude où lui et sa famille ont été plongés. Son nom revient souvent au fil de mes « interviews ». Je la contacte. Après une certaine réticence, elle accepte que j'intègre son équipe et que je la suive partout en France où la radicalisation les appelle. Je découvre la réalité, le processus de l'embrigadement. Et surtout je mets des visages sur ces histoires enracinées dans le virtuel et la toile. Je découvre enfin l'espoir possible à l'issue des séances de « désembrigadement ». J'ai mis de côté le film que j'étais en train de préparer. Et j'ai foncé dans l'écriture avec Emilie, puis dans le financement de celui-ci. Ça ne pouvait pas attendre.

Le tournage a commencé le lundi 15 novembre 2015...

Un hasard terrible du calendrier. J'ai vraiment passé le week-end en me demandant s'il ne fallait pas que j'annule tout. On était tous complètement bouleversés de faire ce film qui cherche à explorer l'intimité de deux jeunes filles qui ont, ou vont, basculer dans le fanatisme, au moment où la France était à nouveau massivement atteinte dans sa chair. Comprendre n'est en rien excuser. Mais il devenait encore plus urgent pour moi d'essayer de comprendre.

« Le film parle de ce moment tellement fragile qu'est l'adolescence, où l'on a soif de pureté et d'engagement, et où l'on passe si violemment d'un extrême à l'autre, de l'exaltation à la dépression »

Vous avez fait un gros travail d'enquête avant de commencer à écrire le premier mot du scénario...

Oui, parce que pour écrire ne serait-ce qu'une phrase sur ce sujet, il fallait partir de la vérité. Mon film est une fiction mais tous les personnages de parents et d'adolescentes concernées par le sujet sont le reflet de ceux que j'ai rencontrés, que j'ai écoutés. Les deux personnages principaux sont la somme de plusieurs jeunes filles.

J'ai aussi regardé des heures de vidéos de propagande. Certaines d'une violence absolue. Insoutenable. Elles étaient nécessaires pour que je comprenne la force de l'emprise que les rabatteurs avaient eu sur les adolescentes que j'écoutais parler. C'est rationnellement impossible de concevoir comment on peut « rigoler » devant une vidéo où des djihadistes jouent au football avec des têtes coupées. C'est pourtant ce qui était arrivé à certaines. C'est dire jusqu'à quel point leur tête et leur cœur avaient été déconnectés !

Pourquoi Dounia Bouzar ? Il y a d'autres personnes qui travaillent sur le sujet...

Bien sûr. Mais c'est la seule dont on m'a parlé au moment où j'ai commencé mes investigations. Que ce soit auprès des journalistes ou des familles.

Je rappelle aussi qu'elle était avec la création du CPDSI mandatée par le gouvernement. En la suivant pendant toutes ces semaines, j'ai découvert une femme totalement impliquée, je dirais même dévouée aux drames humains qu'elle partage

quasiment 24h/24 avec les jeunes qu'elle suit et aussi avec les parents. J'ai vu à quel point elle peut être ulcérée quand elle sent une adolescente en danger et potentiellement sur le départ. Je l'ai vue répondre à des mamans à 2 heures

du matin et leur parler le temps qu'il fallait pour les apaiser ou les rassurer. J'ai le plus grand respect pour cette femme qui a mis sa vie, sa sécurité entre parenthèses avec comme principale conséquence six anges gardiens qui la protègent tant elles sont menacées.

Je n'en connais pas d'autres dans cette situation.

Etant donné votre exigence de vérité, pourquoi ne pas avoir choisi de tourner un documentaire ?

Parce que c'est juste impossible. On ne peut pas suivre avec une caméra une adolescente qui est dans la dissimulation vis-à-vis de ses parents, de son école, de ses amis ! On ne peut pas saisir le moment où un rabatteur va « harponner » une ado dans l'intimité de sa chambre via son Facebook, son Instagram. Cela ne peut être que recréé. Quant à filmer une jeune fille qui est dans cette zone grise qu'est la déradicalisation, quand on sait comment elles rejettent, parfois violemment à ce stade de leur vie, tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à la presse, aux médias, au cinéma, au divertissement...

Qu'avez-vous découvert en rencontrant tous ces jeunes gens et notamment les filles?

Comme beaucoup, je supposais que l'embrigadement se concentrait dans les quartiers, et concernait majoritairement des familles musulmanes. Je croyais - croyance largement partagée - qu'il fallait être très exclu ou très fragile, pour éprouver la tentation de rejoindre Daech. Ces profils existent mais ils sont loin de représenter la majorité. En France, plus de la moitié des jeunes filles embrigadées sont des converties, issues de la classe moyenne, voire supérieure. Des enfants qui ont été entourés, choyés, mais qui vivent en même temps dans une société qui a beaucoup de mal à faire de la place à la jeunesse et à leurs rêves. Quelles sont les utopies qui nous meuvent, aujourd'hui ? A quoi peut-on encore adhérer ?

Précisément, comment la jeune adulte partie rejoindre Daech et qui en est revenue, vous a-t-elle aidée ?

Elle-même était passée par tout le processus de radicalisation, et avait vécu le moment où la religion devient fanatisme. Je ne peux pas en dire plus car il ne faut pas qu'elle soit reconnaissable. Elle a travaillé avec nous sur le film, sur toutes sortes de détails centraux qui vont du vocabulaire utilisé dans les conversations de « séduction », d'intimidation, de harcèlement, mais aussi, à la gestuelle, aux vêtements ou tenues appropriées lorsqu'on est dans la dissimulation ou dans la radicalisation. C'était très précieux. Elle m'a aidée pour certains dialogues, mais aussi pour cerner la justesse des attitudes et des comportements. C'est elle par exemple qui m'a parlé des ablutions avec une pierre et que j'ai mis dans une séquence du film. Quand elle était dans les prisons de Daech, elle n'avait pas d'eau. Un gardien lui avait donné une petite pierre qui est autorisée à remplacer l'eau dans les situations extrêmes. Il lui est arrivé de me dire en quoi un dialogue dans une scène ne lui semblait pas juste. Elle a aidé Naomi Amarger et Noémie Merlant, mes deux jeunes actrices, à apprendre des prières, des incantations. Nous avons eu de très longues conversations passionnantes sur la foi. Sur la place de la foi, de Dieu dans sa vie. J'en ai nourri mes comédiennes comme elle l'a fait aussi avec elles.

Qu'est-ce qui vous a frappé dans tous les témoignages que vous avez recueillis avant le tournage ?

La sincérité de ces jeunes filles. Leur intelligence. Leur malaise. Le décalage qu'il y avait entre mes idées préconçues et la réalité. Elles sont sincères quand elles tombent amoureuses de cet « idéal » d'amour. Celui où on les met sur un piédestal. Un amour « pur », « vierge ».

Elles sont sincères quand elles veulent « sauver le monde », sauver les enfants qui sont abandonnés par le monde occidental. Elles sont émouvantes dans leurs aveux de faiblesse et dans leur souffrance. Elles s'en veulent souvent d'avoir été aussi naïves. Elles s'en veulent d'être tombées amoureuses d'un fantasme. Le chemin de la déradicalisation n'est pas linéaire. Il y a des allers et retours. Elles arrivent à une séance du « club des rescapées » en jean et t-shirt, les cheveux détachés, maquillées. Et puis un mois plus tard elles sont à nouveau en jilbab*. Et là où elles étaient apaisées, elles

deviennent hystériques. Les sables sont mouvants. J'essayais de capter leurs contradictions, leur difficulté à « revenir », leur besoin de s'accrocher à leur foi et la violence que cela peut engendrer dans les rapports avec leurs parents qui ne veulent plus entendre parler de religion, de Dieu.

J'ai mis dans le film cette séquence qu'une jeune fille du CPDSI avait racontée. Celle où son père en était venu à dégonder la porte de la salle de bains car il ne voulait pas qu'elle puisse y faire ses ablutions et ses prières. Cette privation d'intimité était très violente pour elle. En même temps, comment ne pas comprendre la position de ce père qui vit un véritable cauchemar.

Le film parle de ce moment tellement fragile qu'est l'adolescence, où l'on a soif de pureté et d'engagement, et où l'on passe si violemment d'un extrême à l'autre, de l'exaltation à la dépression. On est contre les profs, les parents, contre ce qui représente l'autorité. On conteste l'organisation de la société et sa fondamentale injustice. Ce n'est pas pour rien que les rabatteurs ciblent les adolescentes. C'est à cet âge-là qu'elles ont soif d'idéal le plus souvent.



La naïveté est-elle une condition sine qua non pour se faire pêcher par un rabatteur?

Pendant l'écriture du scénario, j'ai rencontré des pys pour essayer de savoir s'il existait malgré tout un profil type. Et bien non ! Oui souvent il peut y avoir à la base une relation mère-fille fusionnelle. Mais ce n'est pas parce qu'on a une relation fusionnelle avec sa fille, qu'elle va se faire embrigader ! Oui il y a beaucoup de familles mono parentales et des mères élevant seules leurs enfants. Mais il y a aussi des couples. D'ailleurs quand c'est le cas, c'est souvent les mamans qui sont présentes en séance de « dés'embrigadement » ou pour le suivi. La plupart des jeunes filles qu'on m'a présentées étaient de bonnes élèves, bien intégrées, qui avaient parfois traversé un moment de fragilité (un deuil, un échec, un rêve brisé). Elles n'étaient pas portées par un groupe solide. Mais quelle adolescente l'est toujours et ne se sent jamais trahie ? La conversion à l'islam ne vient en général qu'en bout de course. Moi-même, je pense que vers 15 ans, si internet avait existé, j'aurais pu être sensible à un discours

* Jilbab : vêtement couvrant et cachant les contours identitaires et ne laissant apparaître que le visage; il peut être porté avec des gants pour celles qui croient qu'on ne doit pas montrer ses mains. Il est issu des traditions pré-islamiques des tribus pachounes d'Afghanistan et a été sacralisé par les Wahabites rigoristes de l'Arabie Saoudite au début du 20ème siècle. Il n'a jamais été porté dans les autres pays traditionnellement musulmans (Maghreb ou Afrique noire, Asie) avant ces dernières années, et ceci depuis le début de l'avènement de l'islam au 7ème siècle

dont les visées semblent humanitaires et qui prétend corriger des injustices fondamentales. C'est tout le problème : il y a de la manipulation, mais elle est pernicieuse. Les vidéos de propagandes sont très bien faites et elles contiennent des éléments de vérité. Et ne vit-on pas abreuvés par les scandales politiques, financiers perpétuels. A quels adultes les jeunes peuvent-ils faire confiance aujourd'hui ? Ce n'est pas si difficile pour les rabatteurs de bâtir un discours séducteur basé sur le vrai et le faux. Je connais peu de groupes aussi actifs sur les réseaux sociaux, avec des moyens financiers et techniques de communication de cette ampleur.

Vous avez de l'empathie pour vos personnages...

Peut-être parce qu'avant d'être des personnages ils représentent des confessions privilégiées dont j'ai été le témoin. Parce qu'avoir de l'empathie est la condition nécessaire pour ne pas refuser de les comprendre. Ni même de chercher à les comprendre. Si je n'ai pas d'empathie comment le spectateur pourrait-il en avoir ?

Pourquoi avez-vous choisi de raconter le parcours de deux filles ?

Tout simplement parce qu'elles sont plus proches de moi, je peux plus facilement m'identifier à leurs motifs qu'à ceux des garçons qui sont souvent extrêmement différents. Et puis Dounia Bouzar suit beaucoup plus de filles que de garçons. J'avais vraiment envie de savoir comment et pourquoi une jeune fille aujourd'hui qui vient d'un milieu lambda peut avoir envie de partir en Syrie. Je suis une maman, mère de deux enfants, une fille de 22 ans, et un fils de 13 ans. Je pourrais aussi être l'une de ces mères qu'on voit dans le film...

Aujourd'hui les cibles privilégiées des rabatteurs de Daech sont les filles. Pour qu'elles fassent des enfants et qu'elles peuplent l'État islamique.



Dans votre film, les ados sont constamment connectés...

Comme dans la vie ! Les adultes ont déjà du mal à se séparer de leur téléphone. Mais pour les ados, c'est pire, car les réseaux sociaux influent fortement sur leurs émotions : ne pas être suivi, ne pas avoir de « like » a une influence sur leur humeur. Mère d'un adolescent, je suis parfois bien obligée de dire à mon fils qu'il devrait de temps en temps

regarder le monde autrement qu'à travers le filtre de son portable. Car comment le changer, sinon ? Avec Dounia, j'ai rencontré une jeune fille convertie et radicalisée au fin fond de la Bretagne, dans un village où il n'y a aucun musulman. Sa conversion, sa radicalisation, son désir de partir en Syrie (elle a essayé quatre fois), tout s'est fait via internet et son précieux téléphone. Les parents confrontés à ce problème ou qui s'y intéressent posent toujours et inlassablement la même question : pourquoi ces vidéos, qui infectent la toile, ne sont-elles pas retirées dès qu'elles sont repérées ?

Comment avez-vous rencontré vos deux formidables jeunes actrices, Noémie Merlant et Naomi Amarger ?

Toutes les deux jouaient dans LES HÉRITIERS. Naomi interprétait la bonne élève de la classe. Il se trouve qu'elle a une ressemblance physique avec l'une des jeunes filles embrigadées que j'ai rencontrée lors de mon immersion au CPDSI. Naomi incarne une certaine pureté. Elle est comme une page blanche.

Quant à Noémie Merlant, elle a déjà une belle carrière d'actrice, et je pense qu'elle peut tout jouer et transmettre rien que par l'intensité de son silence. Elle est incroyablement forte.

Sandrine Bonnaire et Clotilde Courau jouent leur mère respectivement. Une évidence ?

J'avais eu un rendez-vous raté avec Sandrine sur LES HÉRITIERS. J'étais ravie de la retrouver. C'est une comédienne qui ressemble à la femme, à la mère que nous sommes. J'aime sa sincérité et son engagement. C'est l'agent de Clotilde Courau qui m'a proposé de la rencontrer lorsque je cherchais la mère de Mélanie. Elle m'a parlé immédiatement de manière très habitée du rôle. Elle évoquait l'immense responsabilité qu'elle éprouvait à jouer ce personnage à l'égard des mères qui vivent cette situation dramatique. Elle a porté ces mères pendant le tournage. Et c'était très lourd et douloureux pour elle. Elle se laissait complètement guider. « *Je suis dans tes mains, je te fais confiance.* » me disait-elle. Sa confiance était magnifique.

Il y a cette image terrifiante, au moment où l'on pense que Sonia réchappe de l'embrigadement : sa petite sœur enfle son jilbab et se regarde dans la glace. Comment interpréter cette scène ?

Souvent dans les fratries où l'un des enfants vit une situation dramatique intense - maladie, addiction, drogue - il fait l'objet de toutes les attentions. L'équilibre de la famille peut être rompu, car tout est focalisé sur lui. Et il peut y avoir un risque de mimétisme avec des frères ou sœurs plus jeunes. Soit comme un appel au secours. Ou pour faire comme.

Pour Sonia, c'est un véritable coup de poing. Pour sa sœur ça n'est probablement qu'un jeu de mimétisme mais ce que renvoie ce miroir à Sonia, c'est toute la violence qu'elle a accepté, qu'elle a vécu mais qu'elle ne supporterait pas que sa sœur vive. Elle ne voyait pas le danger quand il s'agissait d'elle. Et là, il lui éclate au visage.

Comment avez-vous fait pour que le groupe des parents en séance de « désempolement » sonne si juste ?

La difficulté était de recréer quelque chose de vrai et de sincère avec des comédiens.

J'ai beaucoup parlé avec eux avant. Je leur ai posé des questions sur leur personnalité leurs enfants quand ils en avaient. Je voulais savoir à quel type de parent je pourrais les relier. Seraient-ils plus à l'aise avec la colère, le déni, la pudeur, les larmes ? J'avais besoin d'avoir ces éléments, car je voulais qu'ils puissent improviser et réagir assez librement par rapport aux propos de Dounia qui elle aussi devait prendre des libertés avec son texte. Nous avons construit ensemble des « profils » pour chacun d'eux. J'en ai mariés certains. Je leur ai dit s'ils avaient un garçon ou une fille, son âge, son profil. Mais je leur ai laissé choisir le prénom de leurs enfants.

Pensez-vous que vos personnages peuvent réellement et durablement sortir de leur empolement ?

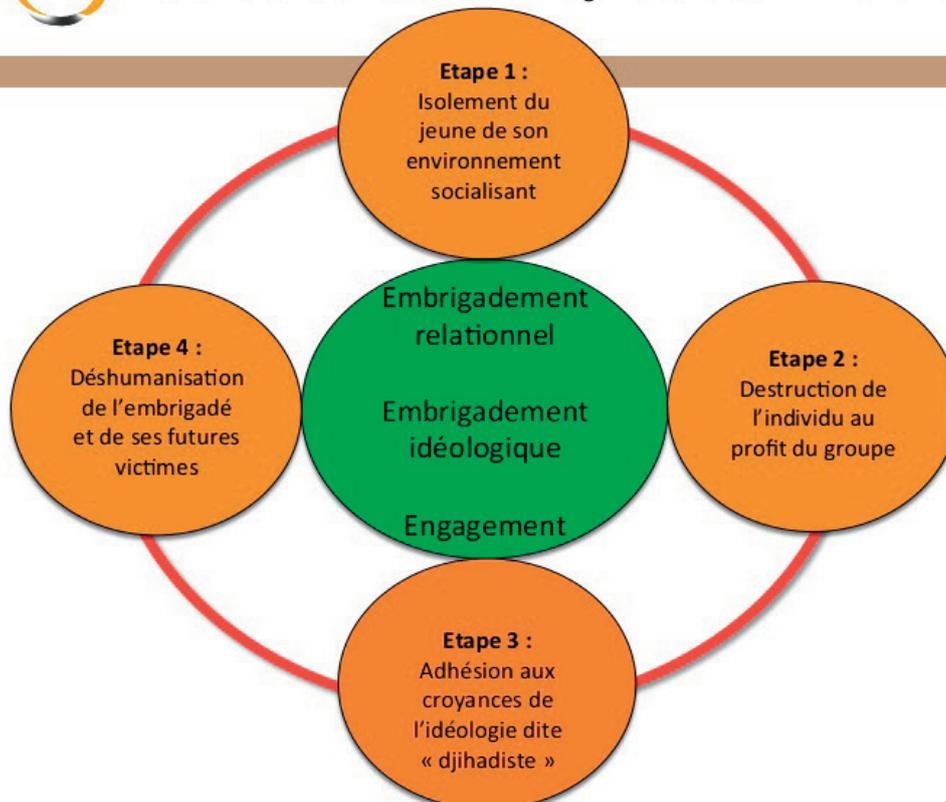
Sonia regarde le ciel puis elle nous regarde, dans le dernier plan. Face caméra. Elle nous interpelle. Son regard nous dit qu'elle ne s'en sortira pas sans nous. Le ciel attendra. Combien de temps ? On ne sait pas. Il attendra si on accepte aussi

de l'aider à se reconstruire après le « désempolement ». Car tout reste à faire, à reconstruire. Et elle ne peut pas le faire sans nous. Encore moins si nous ne sommes que dans le jugement de cette partie de sa vie.

Toutes les filles que j'ai rencontrées gardent longtemps la nostalgie du groupe qu'elles formaient. Elles gardent la nostalgie de l'appartenance au groupe avec leurs sœurs, de ce cocon où elles se sentaient bien, à l'image de cette barbe à papa. C'est une image qu'avait évoqué une jeune fille au CPDSI.

Je n'ai pas rompu les liens que j'ai tissés avec ces jeunes filles. Je me souviens des regards de certains passants sur elles dans la rue, quand elles étaient en jilbab. Ces regards ne faisaient parfois que renforcer leur certitude qu'il n'y avait peut-être pas de salut hors du groupe. Quand on a eu ce rêve et que ce rêve est anéanti, qu'est-ce qu'il reste ? Je me pose la question de comment se reconstruire quand on s'est trompé à ce point, qu'on en revient, et qu'on porte le poids du regard des autres ? On doit aussi se poser la question de ceux qui quittent Daech. La prison ne peut pas être la seule réponse. Il ne faut jamais perdre l'espoir qu'ils se réintègrent dans la société.

Rappel du schéma du processus de radicalisation « djihadiste » violente



DOUNIA BOUZAR

Anthropologue, directrice du CPDSI
Auteur des récits « Ils cherchent le paradis, ils ont trouvé l'enfer »
et « La vie après Daesh » (Les Éditions de l'Atelier)

le
ciel
attendra

UN FILM DE
MARIE-CASTILLE
MENTION-SCHAAR



LE CIEL ATTENDRA montre que Daesh s'adresse à un public élargi pour peupler son nouveau territoire, et notamment les femmes, qu'ils prennent dès le plus jeune âge. Deux tiers des personnes signalées comme radicalisées en France ont entre 15 et 25 ans. Peu de chercheurs ont accès aux jeunes qui ont tenté de partir.

La plupart analysent « le djihadisme » à partir de ceux qui sont déjà chez Daesh, une fois que leur façon de voir le monde a changé. Mais LE CIEL ATTENDRA montre

tous les petits pas invisibles des jeunes pendant le processus de radicalité, tel que cela s'est passé pour les 1075 jeunes que nous avons suivi depuis 2014. Le film met en scène comment les recruteurs adaptent l'idéologie djihadiste à chaque profil psychologique : à celle qui a besoin d'amour éternel, il propose un prince protecteur ; à celle qui rêve de justice, il fait miroiter un mode utopique de solidarité musulmane ; à celle qui veut fuir le monde réel, il offre la mort pour sauver « ceux qu'elle aime »... C'est le repérage et la prise de conscience de cette individualisation de l'embrigadement qui peut permettre de lutter contre « ces prédateurs », comme les appellent les parents orphelins de ces jeunes embrigadés.

Dans LE CIEL ATTENDRA, on perçoit bien l'approche émotionnelle anxiogène mise en place par Daesh. De lien Youtube en lien Youtube, Mélanie n'a plus confiance dans le monde dans lequel elle vit. Elle est persuadée

que les adultes lui mentent sur tout : ce qu'elle mange, les médicaments, l'histoire, la politique... Bientôt elle a la certitude que des sociétés secrètes organisent un complot contre le « vrai islam », seule force capable de régénérer le monde. Mélangeant versets coraniques décontextualisés et théorie du complot, les recruteurs lui font peur et la rendent paranoïaque. Sa vulnérabilité personnelle rentre alors en jeu. Plus le jeune est fragile, plus il a peur du monde qui l'entoure, plus il adhère au discours djihadiste qui apparaît comme sauveur. Il se coupe de tous ceux qui contribuaient à sa socialisation. Il n'y a pas de radicalisation sans désaffiliation. Et Sandrine Bonnaire et Clotilde Courau incarnent dans le film la souffrance de toutes ces mères orphelines qui ne reconnaissent plus leur enfant. Zinedine Soualem porte la colère des pères qui ont le sentiment d'être impuissants. Quand le jeune est bien isolé et que son individualité est bien détruite, quand son sentiment de persécution est bien exacerbé, Daesh lui propose alors des solutions compensatoires pour faire face à cette société corrompue : se couper des autres (les mécréants et les musulmans égarés), fuir et partir rejoindre le califat, exterminer tous ceux qui ne pensent pas comme eux afin d'imposer « le vrai islam ».

LE CIEL ATTENDRA est un film qui redonne de l'espoir : les adultes doivent concevoir une approche émotionnelle, rassurante, avant de vouloir s'attaquer à l'idéologie elle-même. Marie-Castille Mention-Shaar redonne de la dignité à ces parents qui ont conçu avec nous la fameuse « Madeleine de Proust », qui consiste à faire revivre au jeune des sensations qu'il a éprouvés dans sa petite enfance, afin qu'il retrouve

une partie de ses anciens repères affectifs, mémoriels et cognitifs. Sachant que le discours djihadiste a dilué l'individu dans le collectif paranoïaque, qu'il a opéré une sorte d'anesthésie des sensations individuelles, qu'il

a coupé le jeune de toute culture pour l'expérience du plaisir et l'incarnation du ressenti, la remémoration de micro-événements qui ont rythmé sa petite enfance fait ressurgir des sentiments refoulés, ce qui le ramène à son corps et à ce qu'il est. La déshumanisation visée par les djihadistes passe par la désincarnation ; la « déradicalisation » passe par la réincarnation. Ce n'est que dans un deuxième temps que l'on pourra envisager une approche cognitive, avec l'aide de repentis, pour montrer au jeune les incohérences entre les promesses des recruteurs et la réalité de Daesh : un projet totalitaire d'extermination externe et de purification interne.

Ce film nous donne envie de se donner la main pour déclarer d'une seule voix que notre chaîne de la vie sera plus forte que la chaîne de la mort.

« LE CIEL ATTENDRA est un film
qui redonne de l'espoir »



L'adolescence est une transformation de l'identité, une mue, une lente métamorphose. Elle se caractérise par une remise en cause des identifications antérieures : Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais dans le monde ? Que vais-je devenir ? Comment me situer ? Et tout ceci sur un mode si bouleversant que certains jeunes ne peuvent pas y faire face. L'adolescent est sous l'égide de l'emprise, de la prise de tête. Echapper à la maîtrise des autres sur lui est son souci principal. D'où ces affiliations paradoxales déconcertantes avec

des appartenances contraignantes, et cette fascination pour des théories absolues et simplistes, théories du complot qui fleurissent sur la toile.

L'enfant et le bébé se côtoient en lui, entrent en conflit entre besoin

de protection et aspiration à l'émancipation. L'adolescence est l'âge des paradoxes, qui voit alterner l'exaltation et le nihilisme, la générosité et le narcissisme.

Des recruteurs habiles vont savoir exploiter ces attermoissements, agrandir ces failles, transformer ces espérances, s'adapter à chaque trajectoire. Plusieurs types de très jeunes djihadistes se retrouvent ainsi aujourd'hui sous la bannière de Daesh, et se distinguent les un des autres par leurs aspirations, leurs motivations, leur paysage mental. Ceux qui souffrent et qui cherchent à retourner leur souffrance contre une société qui devient la cause de leur

problème. Ceux qui sont en recherche d'une grande cause qui va répondre à leur quête d'Idéal. Ceux qui s'ennuient et qui cherchent l'excitation d'une existence menacée par une mort glorieuse. Ceux qui recherchent une appartenance, un « chez nous », un « entre nous » que leur milieu d'origine ne leur avait pas fourni. Ceux qui sont en quête spirituelle, en quête de transcendance, de sacré, de passion religieuse ou pour le dire plus simplement en quête de sens. Ces jeunes ont pour la plupart entre 15 et 25 ans, et les filles sont de plus

en plus nombreuses.

Pour ces très jeunes adolescents, il s'agit d'un nouveau rite de passage leur permettant de se désaffilier de leur famille et de leur milieu d'origine pour s'affilier à de

nouveaux idéaux. Parmi eux de plus en plus de convertis. Ils ne sont pas exclus, ils n'ont pas de passé criminel. Ils ne se convertissent pas pour se venger de leur condition sociale, ou pour venger leurs parents victimes du colonialisme. Ils veulent faire de l'humanitaire engagé.

Dounia Bouzar et l'équipe du CPDSI ont su avant tout le monde repérer ces variantes tragiques de l'engagement, tirer les sonnettes d'alarme, recevoir ces jeunes et leurs familles désemparées, s'engager corps et âme dans la lutte contre la radicalisation. Je tente, dans la mesure de mes ressources, d'accompagner ce travail de terrain.

« Le film de Marie-Castille Mention-Schaar inspiré de l'histoire de deux de ces jeunes filles leur rend un hommage juste et vibrant »

Le film de Marie-Castille Mention-Schaar interpelle sur un fait de société bouleversant concernant nos adolescents. L'histoire de chacun est unique, aucune vie ne ressemble à une autre, et pourtant lorsque le drame arrive, toutes les souffrances sont les mêmes. C'est le message principal de ce film magnifique, où s'exprime toute la sensibilité des adolescentes à travers deux personnages, finalement si ordinaires, mais aussi toute la complexité de leur recherche d'absolu jusqu'à la rencontre fatale.

Il montre aussi l'incompréhension et l'impuissance des adultes, de tous les éducateurs, à commencer par les parents, face à cette inconnue qu'est devenue cette jeune fille radicalisée.

Certes, pour le moment encore ce phénomène ne touche qu'un très faible pourcentage de jeunes. Mais lorsqu'il survient dans un établissement scolaire, les professeurs, les éducateurs sont tout d'abord sidérés. Comment cette bonne élève, sans problème, gentille, souriante... a-t-elle pu ainsi basculer sans que personne n'ait pu percevoir de signe annonciateur de cette tragédie ? Le sentiment de culpabilité peut être d'autant plus douloureux que la communauté éducative

se sent impuissante face à ce risque nouveau qui lui est étranger. Autant la prévention de comportements à risques « classiques » fait partie des actions mises en place dans de nombreux établissements scolaires, autant la radicalisation brutale, échappant à toute logique, remet en cause les capacités de détection des élèves pouvant être concernés.

LE CIEL ATTENDRA, peut être considéré comme un outil dans l'approche de la compréhension d'un

phénomène qui nous apparaît totalement irrationnel et dramatique mais que tout éducateur se doit de ne pas ignorer. Ce film, qui montre la transformation de deux adolescentes en phase de radicalisation,

« LE CIEL ATTENDRA, peut être considéré comme un outil dans l'approche de la compréhension d'un phénomène qui nous apparaît totalement irrationnel »

permet de sensibiliser le spectateur aux risques insoupçonnés auxquels les jeunes sont exposés à travers les réseaux sociaux, les téléphones portables et autres moyens modernes de communication. Il interpelle sur les aspirations de ces adolescents qui ne trouvent pas d'échos dans les projets d'avenir que leur propose notre société.



Les djihadistes

En France, le phénomène des filières syro-irakiennes concerne **2 073 personnes identifiées**. 635 personnes sont recensées là-bas, 177 sont présumées mortes et 244 sont revenues sur le territoire national.

Un millier de personnes ont manifesté des velléités de départ, dont 216 se trouveraient en chemin.

Les signalements de radicalisés

9 300 personnes ont été signalées pour radicalisation violente, dont 4 600 via la plate-forme nationale de signalement (le numéro vert 0800 00 56 96) et 4 900 via les états-majors de sécurité départementaux (dont 200 doubles signalements).

30 % des signalements concernent des femmes, et 20 % des mineurs.

Actuellement, **1 600 jeunes et 800 familles concernés par la radicalisation font l'objet d'un suivi**.

Les procédures judiciaires

Sur le plan judiciaire, **300 procédures ont été ouvertes** en lien avec le conflit syro-irakien, dont 253 sont toujours en cours.

271 personnes sont mises en examen, dont 171 placées en détention provisoire.

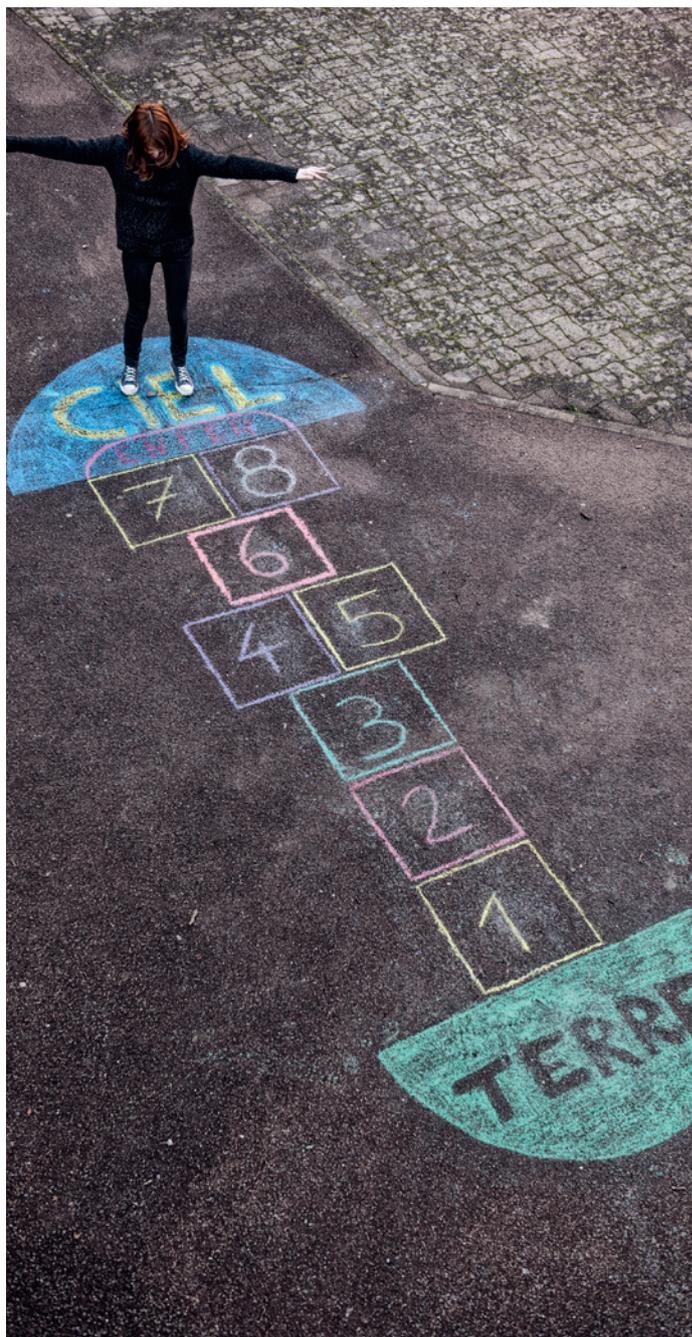
Parmi les mis en examen, on dénombre 34 femmes (dont 12 en détention provisoire) et 24 mineurs (dont 7 derrière les barreaux).

Les procédures administratives

En matière de police administrative, depuis le 15 janvier 2015, **309 interdictions de sortie de territoire ont été prononcées**, **24 retraits de passeport** ont été notifiés et **81 signalements d'opposition parentale** expresse à la sortie de mineurs du territoire ont été enregistrés.

Sources :

- Plan d'action contre la radicalisation et le terrorisme - Dossier de Presse du 9 mai 2016
- Discours de Manuel Valls - Premier Ministre
- Le Parisien du 9 mai 2016



Pour tout renseignement ou demande
de documentation supplémentaire contacter :
scolaires@parenthesecinema.com

Document d'accompagnement initié par Parenthèse Cinéma
Entretien de Marie-Castille Mention-Schaar réalisé par Anne Diatkine